

— Où vous refusiez d'aller, mon cher ami, et où vous appelle la fortune, répondit simplement l'artiste.
— Mais je ne puis épouser cette enfant mourante, presque morte !
— Allons, n'exagérons rien. Mademoiselle Harmant peut guérir.

— Vous savez bien le contraire.
— Elle peut guérir, répéta le peintre sans paraître tenir compte de l'interruption. Vous serez riche. Vous êtes intelligent, l'avenir est à vous, un magnifique avenir.

— En précipitant ce mariage, ainsi que vous cherchez à le faire, vous avez un motif.

— Sans doute.

— Un motif que vous me cachez.

— Le désir d'assurer votre bonheur ne vous paraît-il pas suffisant ?

— Ce n'est pas cette pensée-là qui vous guide.

— Soyez certain, mon cher enfant que j'agis exclusivement, dans votre intérêt ; ayez confiance, et, je vous en prie cessez de m'interroger. Dites-vous que, comme Georges, mon ex-pupille, vous avez en moi un ami sincère et dévoué. Suivons tous les deux notre route. Laissez-vous conduire, vous vous en trouverez bien. Nous voici arrivés en face de chez vous, je crois.

— Oui, monsieur, voilà bien la maison que j'habite répondit Lucien.

— Allez donc vous reposer, et bonne nuit ! Ah ! n'oubliez pas de m'apporter ou de m'envoyer dès demain la pièce que je vous ai demandée.

— Je ne l'oublierai point.

Etienne et Georges serrèrent la main de Lucien Labroue et le laissèrent rentrer chez lui.

— Ma foi, mon cher tuteur, dit l'avocat au peintre en lui prenant le bras et en s'acheminant avec lui vers une station de voitures, car ils avaient parcouru à pied la distance de la rue Murillo à la rue Miromesnil, j'avoue que moi-même, complètement désintéressé dans la question, je ne comprends absolument rien à ce qui se passe.

L'artiste eut un sourire.

— Ah ! fit-il. Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— Je vous ai entendu, chez-vous, parler pour Lucien à mademoiselle Harmant ; je vous ai vu vous mettre en avant près du millionnaire et solliciter au nom de notre ami la main de sa fille.

— Eh bien ?

— Voilà la première énigme. Arrivons à la seconde. D'autre part, j'entends Lucien s'écrier d'un air désespéré :

" Qu'avez-vous fait ? Où m'avez-vous conduit ? " Il vous harcèle de question pour savoir quelle arrière-pensée cache votre initiative en tout ceci, et vous vous échappez par la tangente en esquivant fort adroitement une réponse catégorique et en lui donnant des raisons qui sentent d'une lieue le my-tère. Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Mais je l'ai dit à Lucien. Cela signifie que je veux son bonheur.

— Oh ! de cela je suis convaincu.

— Eh bien, j'ai fait ce qu'il m'a semblé devoir faire pour assurer ce bonheur.

— Permettez-moi de vous le répéter, cher tuteur, l'oracle de Delphes lui-même était moins mystérieux que vous dans ses réponses. Vous marchez à un but.

— Oui.

— Ne pouvez-vous m'apprendre quel est ce but, à moi le meilleur ami de Lucien ?

— Je cherche l'assassin du père de ton ami, répondit l'artiste d'un ton grave, presque solennel.

Georges s'arrêta.

— Je continue à ne pas comprendre, dit-il : vous cherchez l'assassin. Avez-vous donc la preuve que Jeanne Fortier n'était pas coupable.

— La preuve me manque encore, mais j'ai la conviction.

— Et c'est en hâtant le mariage de Lucien avec mademoiselle Harmant que vous espérez découvrir celui qui, selon vous, aurait frappé Jules Labroue et fait condamner à sa place Jeanne Fortier innocente ?

— Peut-être.

— Mais qui accusez-vous donc ?

— Tu vas trop vite mon enfant. Je n'accuse personne. Je cherche et je ne puis pas trouver : mais au moins, j'aurai fait tout ce qui dépendra de moi pour arriver à un résultat.

— Et vos recherches vous conduisent rue Murillo, dans la maison du millionnaire.

— Oui.

— Alors, c'est Paul Harmant que vous soupçonnez ?

Etienne Castel fit un geste d'impatience.

— Je ne soupçonne personne encore, répliqua-t-il. Combien de fois faudra-t-il te le répéter ?

— Vos réticences me désolent ! N'avez-vous plus confiance en moi ?

— Mon cher enfant, toi qui es avocat, et de plus intelligent, tu dois savoir qu'il suffit parfois de la moindre chose pour mettre brusquement en lumière la vérité la plus obscure. Un mot, un geste, un silence, une attitude, un sourcil qui se fonce, un regard qui se dérobe, montrent tout à coup la piste vainement cherchée jusque-là. Cette piste je pense l'avoir trouvée, mais je n'en suis pas sûr. Je crois fermement que Jacques Garaud n'est point mort et que lui aussi a vécu à New-York. Si cela est, Paul Harmant a dû le connaître.

— Mais cela n'a rien de commun avec le mariage de Lucien et de Mary.

— Tous les chemins sont bons quand ils conduisent à l'endroit où on veut se rendre.

— Allons, murmura Georges avec découragement, je n'insiste plus. Gardez votre secret, mon cher tuteur. La seule chose que je désire, c'est que vous puissiez sauver cette pauvre enfant innocente, Lucie Fortier, qui pleure son rêve brisé, son amour dédaigné, et qui mourra peut-être de dés-

espoir en apprenant le mariage de Lucien. Espérez-vous obtenir ce résultat ?

— Qui vivra verra, répondit sententieusement l'artiste que cette formule vague n'engageait pas beaucoup.

On était arrivé à une place de fiacres. Etienne Castel prit une voiture, déposa Georges rue Bonaparte, et se fit conduire rue d'Assas. Le lendemain, dès le matin, son valet de chambre lui remit une enveloppe cachetée que venait d'apporter un commissionnaire. Cette enveloppe contenait le procès-verbal donné, ou plutôt vendu à Ovide Soliveau par Raoul Duchemin, l'employé de la mairie de Joigny. L'artiste étudia ce procès-verbal avec beaucoup d'attention.

— Pour obtenir cette pièce, se dit-il après avoir longuement réfléchi, il a fallu fournir des dates et des noms précis, sans cela les recherches n'auraient pu se faire. Donc, Paul Harmant connaissait ces noms et ces dates, puisqu'il les a cités. Voilà qui devient grave pour lui. Il n'a point quitté Paris, donc il a envoyé quelqu'un à Joigny, et ce quelqu'un est certainement un complice à qui il ne cache rien. Voilà l'homme qu'il faut trouver.

Etienne s'habilla rapidement, quitta sa chambre, prit le chemin du ministère de l'intérieur, et fit passer sa carte par un huissier au secrétaire particulier du ministre, qui le connaissait beaucoup et le reçut sur le champ avec des marques de haute déférence et de vive sympathie. Une demi-heure après il sortait du cabinet, tenant à la main deux lettres que fermait le large cachet ministériel. Il les serra dans son portefeuille et retourna rue d'Assas où l'attendait son déjeuner. Tout en déjeunant il dit au valet de chambre qui le servait :

— Prenez la plus petite de mes valises et mettez-y le strict nécessaire en linge et vêtements, pour une absence de deux ou trois jours.

— Bien, monsieur. Dois-je préparer une valise aussi pour moi ? Monsieur m'emmenera-t-il ?

— Non. Vous resterez ici, et à quiconque viendrait me demander, vous répondrez simplement que je suis sorti.

— Même à monsieur Georges Darier ?

— A monsieur Georges Darier comme aux autres.

— Bien, monsieur.

Etienne acheva de déjeuner, passa dans sa chambre, y prit quelques papiers, vérifia le contenu de la valise, la boucla et donna l'ordre d'aller lui chercher une voiture. Cette voiture étant arrivée, il descendit et se fit conduire à la gare du P.-L.-M.

Après la scène qui s'était passée entre Lucie et mademoiselle Harmant, dans le salon d'essayage de madame Augustine, la jeune ouvrière, (nos lecteurs s'en souviennent), brisée par le dernier coup l'atteignant en plein cœur et succédant à tant d'autres coups douloureux, s'était mise au lit avec une fièvre si violente que maman Lison, la porteuse de pain, avait cru devoir aller chercher un médecin. Le médecin avait déclaré la maladie très grave. En entendant ces mots Jeanne Fortier s'était sentie frissonner d'épouvante. Sa fille, sa Lucie, son enfant bien aimé, courait un danger de mort ! Ne l'aurait-elle donc retrouvée que pour la perdre ? Alors commença pour elle une existence terrible, effrayante, qui semblait au-dessus des forces humaines.

Le matin, elle se rendait à la boulangerie Lebret, après avoir embrassé Lucie et lui avoir administré la potion ordonnée par le médecin. Son service fini, elle revenait en toute hâte s'installer au chevet de la jeune malade, surveillant avec une indicible angoisse chacun de ces mouvements, jusqu'à l'heure où la distribution du soir la rappelait rue Dauphine. Pendant ses absences, mademoiselle Dominique la concierge de la maison, brave femme et très serviable, la suppléait de son mieux. Enfin au bout de quatre jours de mortelles angoisses, le docteur annonça que le danger n'existait plus et que la convalescence commençait.

* *

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec peine la mort de M. l'abbé Charles-William Raymond, survenue à Brooklyn, N.-Y., où il était allé pour quelques semaines, dans l'espoir de rétablir sa santé.

M. l'abbé Raymond était âgé de quarante-deux ans et onze mois. Il était fils de M. R. Raymond, ex M.P., de Saint-Hyacinthe, et neveu de Mgr Raymond et de feu l'honorable A.-N. Morin.

M. l'abbé Raymond avait été ordonné prêtre en 1867, puis nommé professeur au collège de Saint-Hyacinthe, et enfin curé de la paroisse de Saint-Louis de Bonsecours.

NOTES ET IMPRESSIONS

C'est notre bonheur apparent qui nous fait le plus d'ennemis.—A. DUMAS.

Celui qui réussit se croit plus habile que les autres ; celui qui échoue, plus malheureux.

Les systèmes sont des béquilles, à l'usage des impotents.—H. TAINE.

Les enfants étant nos futurs juges, nous ne saurions trop nous observer devant eux.

TOURNOI D'ÉCHECS

COMME nos lecteurs ont pu le voir par les journaux quotidiens, un grand tournoi d'échecs a lieu en ce moment entre les deux plus forts joueurs du monde, MM. Steinitz et Zukertort, pour un enjeu de \$4,000 et le titre de champion. La première phase de ce concours a commencée à New-York, puis se continuera à Saint-Louis et à la Nouvelle-Orléans.

Nous regrettons que le cadre de notre journal ne nous permette pas de publier les intéressantes parties jouées par ces deux maîtres ; nous nous bornerons donc à enregistrer chaque semaine les parties qui auront été jouées. Ainsi, à venir jusqu'à ce jour, le nombre des parties jouées est de cinq, dont quatre ont été gagnées par le Dr Zukertort et une par Steinitz. Le gagnant des dix premières parties remportera le prix.

Dans notre prochain numéro, nous publierons les portraits de ces deux champions.

L'ART DE BIEN VIVRE

Pommes de terre à l'anglaise.—Epluchez des pommes de terre, faites-les cuire à l'eau salée, puis écrasez-les en les mouillant de lait. A cette pâte ajoutez un morceau de beurre frais, mêlez le tout dans une casserole, puis celle-ci à feu doux pendant vingt-cinq minutes environ. La purée, devenue bien épaisse, formez-en un gâteau de forme quelconque, mettez-le sur un plat, puis après l'avoir enduit de beurre, mettez celui-ci au feu pour lui faire prendre belle couleur.

Sauce hollandaise.—Dans une casserole mettez un fort morceau de beurre bien frais, deux jaunes d'œufs également bien frais, une pincée de sel fin et une cuillerée à café de bon vinaigre. Ceci fait battez le tout avec une fourchette ; puis, le mélange fait, faites-le chauffer au bain-marie jusqu'à consistance épaisse. Un peu avant de servir, ajoutez à votre sauce le jus d'un citron.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 156.—CHARADE

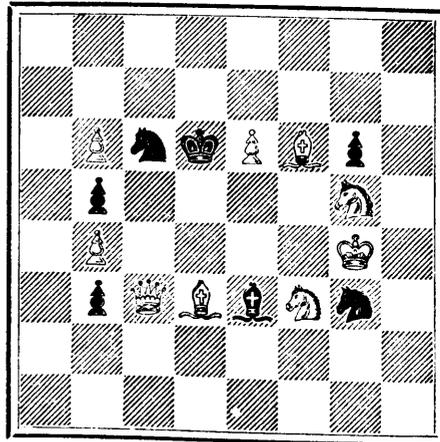
Je m'opère souvent sous l'œil d'une vieilleuse,
Un docteur en est fier quand je suis merveilleuse ;
Et d'Un.—Quant à Deux, il habite un palais
Où le suit mon Entier que je prends aux halais.

No 157.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Belle XXXX, tu m'invitas
A la suave espérance,
Toi, XXXX jour, tu m'apportas
Du doux bonheur l'assurance.

No 152.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Par M. G. Cumming.
Noirs—7 pièces



Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 153.—Les mots sont : Fruit et Bruit.

No 154.—Cet homme a lunettes, a lu net l'acte testamentaire.

No 155.—Les mots sont : Aimante et Amiante.

ONT DEVINE :

Rébus.—Pierre Du Mauriez, ville St-Jean-Baptiste.